

DOA

Citoyens clandestins

SÉRIE NOIRE

Extrait de la publication
Gallimard

FOLIO POLICIER

DOA

Citoyens clandestins

Gallimard

Extrait de la publication

Dans un souci de clarté, l'auteur a inclus, en annexe de cet ouvrage, une liste des principaux personnages, un organigramme simplifié des services de renseignement français et une *playlist*.

© Éditions Gallimard, 2007.

Extrait de la publication

DOA (Dead on Arrival) est romancier et scénariste. Il a déjà publié deux romans au Fleuve Noir, *La ligne de sang* et *Les fous d'avril* (prix des Lecteurs Quais du Polar 2005). Lecteur compulsif sur le tard, il aime le cinéma, la BD, David Bowie, la musique électronique et apprécie également la cuisine, les bons vins, le Laphroaig et les Gran Panatelas.

*Je m'adresse à vous, mon Dieu, car vous donnez
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.*

*Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.
Donnez-moi ce qu'on ne vous demande jamais.
Je ne vous demande pas le repos
Ni la tranquillité
Ni celle de l'âme, ni celle du corps.
Je ne vous demande pas la richesse
Ni le succès, ni même la santé.*

*Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement
Que vous ne devez plus en avoir.*

*Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.
Donnez-moi ce que l'on vous refuse.
Je veux l'insécurité et l'inquiétude.
Je veux la tourmente et la bagarre
Et que vous me les donniez, mon Dieu,
Définitivement.
Que je sois sûr de les avoir toujours
Car je n'aurai pas toujours le courage
De vous le demander.*

*Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.
Donnez-moi ce que les autres ne veulent pas.
Mais donnez-moi aussi le courage
Et la force et la Foi.
Car vous êtes seul à donner
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.*

La prière du para
Asp. ANDRÉ ZIRNHELD,
officier parachutiste de la France Libre,
mort au champ d'honneur en 1942.

Dans une affaire aussi dangereuse que la guerre, les pires erreurs sont précisément celles causées par la bonté.

CARL VON CLAUSEWITZ

416978

PROLOGUE

L'Envoyé de Dieu a dit : « Allah se réjouit de voir entrer au Paradis deux hommes dont l'un a tué l'autre. L'un d'eux trouve la mort en combattant pour la cause d'Allah. Allah accepte le repentir de son meurtrier qui devient musulman et trouve à son tour la mort sur la voie d'Allah. »

Hadith rapporté par AL-BOUKHÂRI

24/03/2001

Dans son oreille droite, il y avait la vie. Une voix calme et un peu nasale égrenait des paroles, des émotions, des douleurs.

Aucun express ne m'emmènera vers la félicité...

La tristesse, signe vital.

Aucun navire n'y va, sinon toi...

Il gardait les yeux fermés, pour mieux laisser la musique faire son travail de mémoire. Au fil des mots, les souvenirs remontaient à la surface. Depuis son premier contact avec ce disque, une écoute rapide dans un magasin, puis la négligence, quelques mois, presque toute une année.

Transporté, par-delà les abysses...

Il l'avait acheté après avoir lu une interview publiée au moment de sa sortie, en 1998. Bashung évoquait dans ses réponses une rupture récente et la tentative de construction d'une nouvelle vie, la tête remplie de la précédente. L'image lui avait plu, pas les chansons.

Pas tout de suite.

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée...

Fantaisie militaire avait mis du temps à s'imposer. Chaque morceau avait réclamé son événement, son moment clé.

Je me suis emporté, transporté...

Aucun express avait fait surface un dimanche soir d'automne, un de ces soirs d'attente où l'absence, tellement aiguë, se transforme en présence.

Aucun landau ne me laissera bouche bée...

Histoire de possibles avortés, la chanson était à jamais associée à la sensation de minutes, longues comme des heures, figées dans la pénombre d'un porche, de l'autre côté d'une rue noyée sous la pluie.

Aucun Concorde n'aura ton envergure...

Des minutes passées à chercher des choses là où l'on ne devrait pas regarder, jamais.

Aucun navire n'y va...

À guetter, hors de vue, maudit réflexe, seconde nature, et culpabiliser de ses propres mensonges. Devenir double pour exposer la duplicité. Mentir pour découvrir la vérité, se blesser et tuer.

Aucun.

Son RIO marqua une pause avant de passer à la piste suivante. Fantastique petite machine, la révolution numérique en mouvement. Solide, légère, moins gourmande en énergie qu'un walkman classique, sa mémoire flash contenait plus de chansons qu'une cassette audio. Pratique lorsque l'on était loin de tout, tributaire de contraintes de poids et d'encombrement.

Il garda les paupières closes mais bougea, pour attraper son lecteur MP3 dans sa poche de poitrine, sous les lambeaux de toile, prenant conscience de l'engourdissement de ses membres et de ses articulations endolories. Le froid et un équipement de merde, il plaignait les *spetsnaz*¹. On le lui avait imposé pour brouiller les pistes. Même sa bouffe venait de là-bas. Au moins n'avait-il pas eu besoin de savoir déchiffrer l'alphabet cyrillique pour comprendre qu'elle serait infecte, c'était

1. *Spetsialnoye nazranie* ou *spetsnaz* : unités des forces spéciales russes.

une qualité partagée par les rations de combat de toutes les armées du monde.

Malgré tout, il se sentait bien. Ils n'étaient pas nombreux les fous comme lui qui aimaient vivre aux marges du monde réel, officiel. Ceux qui ne vivaient que pour violer tous ces territoires interdits, dangereux, dont il valait mieux ne pas s'approcher. Ou même discuter. Qui étaient prêts à en payer le prix. Celui de l'inconfort, de la douleur, de la mort, possible, probable, toujours cachée. Vite oubliée. Les toutes premières fois, l'idée qu'il pouvait disparaître en secret l'avait un peu perturbé. Imaginer s'en aller ainsi dans un coin hostile et reculé, sans que personne le sache. Puis l'angoisse était partie, avec le temps. Avec les proches.

Il inhala l'atmosphère minérale et humide de sa grotte de terre. Son abri, son domaine. Ce royaume où il revivait, incarnait à nouveau cet animal sauvage, agile et discret dont il avait adopté le nom il y a longtemps.

Pour le moment, seule comptait son oreille gauche, avec son silence électrostatique. Cette quasi-absence de son qui précède toujours la parole, l'ordre et parfois la mort. La vie. La mort. À droite, la vie ; à gauche, la mort. Droite, gauche, il y avait de quoi s'interroger sur cette répartition inconsciente. Lynx sourit. Pas maintenant.

Il ouvrit enfin les yeux mais ne vit rien d'autre que le noir total qui régnait dans sa cache. Après quelques secondes, il dégagea sa montre, russe également. Les marquages luminescents du cadran perçaient avec peine l'obscurité. L'heure approchait. Il fallait ressortir pour jeter un œil.

Gêné par son *ghillie*¹ artisanal, Lynx se retourna avec difficulté dans le réduit, tâtonna pour attraper son

1. *Ghillie suit* : nom anglo-saxon d'une tenue de camouflage informe qui recouvre entièrement le corps et que l'on fabrique à partir de lambeaux de tissu.

fusil et commença à se redresser. Sa tête toucha bientôt l'épaisse trappe de terre et de bois, et il fut contraint de forcer un peu sur sa nuque pour la dégager. Les averses des deux derniers jours avaient fait gonfler les planchettes et rendu le sol, dehors, plutôt collant.

Apporté par l'air extérieur, plus frais, le parfum des sous-bois, organique, couvrit immédiatement toutes les autres odeurs. Il inspira profondément pour en profiter, tout en laissant à ses yeux le temps de s'accommoder à la relative luminosité de la nuit. Juste un instant d'immobilité, d'écoute attentive, puis il s'extirpa complètement de son trou pour ramper patiemment entre les troncs et aller observer la vallée en contrebas.

Lynx réprima un bâillement lorsqu'il se mit enfin à parcourir l'horizon du regard, après quelques minutes d'une lente approche reptatoire. L'état de veille prolongé, le froid et la pluie l'avaient un peu usé et il allait devoir reprendre une dose de Virgyl pour tenir le coup. La dernière si tout se passait bien.

Loin au-delà des gorges, les éclairs de l'orage qui lui tournait autour depuis son arrivée zébraient le ciel à intervalles réguliers. Plus près, à deux cents mètres à peine, seules autres sources de lumière dans le noir, il y avait les fenêtres illuminées de la ferme.

Et à l'intérieur, bientôt, le colis.

Le hangar était isolé du reste des bâtiments de l'APoD¹ de Pristina. Peu éclairé, aussi. Quelques néons jetaient une lumière faiblarde et immédiate sur le tarmac luisant. Devant cette petite enclave réservée aux forces militaires françaises, perdue dans l'aéroport sous contrôle britannique, se trouvait l'ombre pataude et silencieuse d'un Transall C160. Rien ne bougeait et la seule présence humaine visible était une silhouette en combinai-

1. *Airport of debarcation.*

son grand froid qui se découpait, sur fond d'éclairage rougeâtre, dans l'une des portes latérales de l'avion.

Appuyé contre un montant, le capitaine Langevin essayait d'ignorer les effluves de kérosène humide qui remontaient de la piste et lui piquaient le nez. Grand et svelte, il avait le visage recouvert par les stries irrégulières d'un maquillage vert et marron qui le rendaient méconnaissable. Elles ne parvenaient cependant pas à dissimuler tout à fait les rides d'inquiétude qui lui barraient le front. Ses yeux, d'un bleu à la pâleur renforcée par les nuances sombres de son camouflage facial, passèrent sur la forme effilée d'un Falcon blanc, garé à côté du transporteur, pour aller se fixer sur le ciel chargé qui leur pissait dessus.

Le saut à venir promettait d'être mouvementé. Son équipe et lui, tous chuteurs du Groupe, allaient être largués en altitude au-dessus de la zone de contrôle italienne, à proximité d'un bled appelé Pec. De là, ils étaient censés effectuer une dérive sous voile¹ après une ouverture à très grande hauteur, pour rejoindre les gorges de la rivière Decanska Bistrica, près de la frontière albanaise. Ces deux points étaient distants d'une quinzaine de kilomètres, c'est-à-dire pas grand-chose dans des conditions optimales.

Ce qui n'était pas le cas ce soir.

La météo était mauvaise. Les derniers bulletins faisaient état de vents tournants accompagnés d'une couverture nuageuse épaisse et basse. Et de flotte, beaucoup de flotte. L'idéal pour se foutre dedans lorsque l'on navigue à plusieurs, de nuit, au-dessus d'une région hostile, avec des ailes qui allaient se mettre à tourner comme des poids lourds à cause de l'humidité, pour essayer de se poser à flanc de montagne, dans une clairière moins grande que le jardin potager de son foutu pavillon de banlieue.

1. DSV.

L'évocation de sa maison lui fit penser à sa femme. Il jeta un regard rapide et coupable au cadran de sa montre, qui affichait la date juste au-dessus de l'heure. Cela faisait trois jours qu'il était parti et aujourd'hui, c'était l'anniversaire de son épouse. Il ne serait pas là pour lui offrir de cadeau. Il l'imaginait chez eux, en compagnie de quelques amis, angoissée derrière des sourires de façade.

Il l'avait prévenue, lorsqu'ils s'étaient rencontrés, que ce genre d'impondérables se produirait. Des événements qu'il ne pourrait jamais partager avec elle. Au début, elle avait plutôt bien accepté la situation. Mais depuis la naissance de leur fils, elle s'inquiétait de plus en plus et s'insurgeait fréquemment contre cet état de fait.

Tout le monde lui aurait donné raison.

Les longues journées de solitude inquiète n'étaient pas bonnes pour une jeune mère. Pas plus que les samedis soir d'anniversaire sans mari. Il y avait en effet sans doute mieux à faire que d'attendre, sur une piste paumée dans un pays de merde, qu'on vous ordonne de décoller, pour ensuite vous jeter d'un avion en parfait état de marche à une altitude ridiculement haute.

Oui, qui ne serait pas d'accord avec ça ?

Lui. Il n'osait pas imaginer ce qu'il pourrait faire d'autre quand, à cause de l'âge, il devrait raccrocher. Il aimait vraiment son job. Langevin se retourna vers l'intérieur du C160 et observa un instant ses treize coéquipiers qui, à l'instar de leur chef, essayaient de tuer le temps tout en restant concentrés. Pas besoin de leur poser la question, pas un n'aurait renoncé à ce genre de samedi soir non plus.

Dritan Cesha, confortablement assis à l'arrière de sa grosse Mercedes noire, suivait des yeux les mouvements des feux arrière du puissant 4x4 d'escorte qui lui ouvrait la route. Confortable, le mot lui convenait parfaite-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

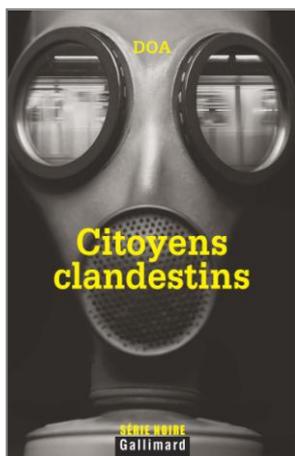
LE SERPENT AUX MILLE COUPURES, 2009.

CITOYENS CLANDESTINS, 2007, Folio Policier n° 539.

Aux Éditions Fleuve Noir

LA LIGNE DE SANG, 2004.

LES FOUS D'AVRIL, 2004.



Citoyens clandestins DOA

Cette édition électronique du livre *Citoyens clandestins*
de *DOA*

a été réalisée le 17 novembre 2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2007 par FLOCH
(ISBN : 9782070781539)

Code Sodis : N30424 - ISBN : 9782072297724

Numéro d'édition : 157294